



La chute de la Nouvelle-France

Bertrand Fonck et Laurent Veysi re
(dir.). *Septentrion*, Québec, 2013, 587 p.

LE 250^E ANNIVERSAIRE de la guerre de Sept Ans et du traité de Paris ont suscité une profusion de colloques, de journées d'étude et de publications, tant en français qu'en anglais, surtout au Canada, mais aussi aux  tats-Unis, en Grande-Bretagne et en France. Laurent Veysi re, conservateur général du patrimoine au ministère de la Défense de France, est manifestement de ceux qui ont le mieux su mobiliser les troupes savantes. Avec Bertrand Fonck, conservateur du patrimoine au Service historique de la Défense, il a codirigé *La guerre de Sept Ans en Nouvelle-France* (Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2012), puis *La fin de la Nouvelle-France* et *La Nouvelle-France en héritage* en deux tomes (Armand Colin, en collaboration avec le ministère de la Défense, 2013), avant de nous offrir cette présente *Chute de la Nouvelle-France*. Avec Sophie Imbeault et Denis Vaugeois, il a codirigé *1763. Le traité de Paris bouleverse l'Amérique* (Septentrion, 2013) et avec Philippe Joutard et Didier Poton, *Vers un nouveau monde atlantique. Les traités de Paris, 1763-1783* (Presses universitaires de Rennes, 2016). Puisseons-nous tous être aussi prolifiques.

La chute de la Nouvelle-France se révèle être la r dition partielle des deux tomes parus deux ans auparavant chez Armand Colin. L'introduction, signée Fonck et Veysi re, souligne que ce collectif entend se distinguer des autres livres du genre par sa volonté d'offrir des « bilans, [...] synthèses et [...] perspectives » sur le renouvellement historiographique des dernières

années, et de mettre l'accent sur les « derniers feux de la Nouvelle-France et les conséquences de son effondrement » (p. 10). En effet, le collectif reflète bien les nouvelles tendances, tant la multiplication des approches que celle des perspectives. Il témoigne de l'intérêt, toujours croissant chez les historiens, pour les Premiers Peuples. Fonck et Veysi re soulignent eux-mêmes très clairement dans leur introduction le « rôle de premier plan » joué par les autochtones pendant la guerre de Sept Ans et dans sa foulée, déplorant que les récits se soient trop longtemps centrés sur les armées européennes. Des vingt-six textes, un peu plus du tiers abordent la part autochtone de l'histoire.

Stéphane Genêt, dans un chapitre consacré au renseignement militaire, laisse bien voir qu'en Amérique du Nord l'état-major français donne aux guerriers autochtones un rôle semblable à celui de la cavalerie en Europe. La contribution première des alliés autochtones à l'effort de guerre, avance Genêt, appartient à la sphère du renseignement, leur rôle de tirailleur n'étant que secondaire. Dans un chapitre sur la connaissance française du territoire, Jean-François Palomino signale lui aussi le rôle crucial des autochtones dans ce domaine : c' st à eux que, depuis les débuts de la Conquête, les Français sont redevables pour leur cartographie de l'arrière-pays. François Ternat conclut son chapitre, sur la diplomatie franco-britannique, en rappelant pourtant que l'Autochtone, ce « troisième partenaire », est le « grand absent » des négociations qui mettent fin au conflit (p. 247).

Quelques textes se penchent spécifiquement sur la transition, politique et diplomatique, vers de nouveaux rapports de force entre autochtones et allochtones. Denis Vaugeois, Jean-Pierre Sawaya et Denys Delâge se donnent en quelque sorte le relais chronologique. Vaugeois, dans « Naissance et fin des alliances franco-indiennes », revient sur un sujet sur lequel il a d j écrit

dans *La Fin des alliances franco-indiennes* (Boréal, 1995) et ailleurs. Son approche ici met notamment en exergue William Johnson, surintendant des affaires autochtones. Si le traité de Kahnawake de 1760 est décrit ici comme « vrai traité, rarement cité » (p. 296), les lecteurs avisés sauront reconnaître une pique en direction du « traité Murray » dont Vaugeois a contesté l'interprétation avec acharnement. En fin d'analyse, ce dernier traverse en trois pages la guerre d'Indépendance américaine et le début du XIX^e siècle avant de passer, en rafale dans le dernier paragraphe, à la Loi sur les Indiens, au Livre blanc et au rapatriement de la Constitution, pour conclure que « La question autochtone est dorénavant l'affaire des tribunaux et des juristes » (p. 306). Comme quoi, au moment où paraissait la première édition de cet essai, soit en 2013, il était difficile d'imaginer à quel point le résultat des élections fédérales de 2015 allait mettre la question autochtone au centre de l'action des gouvernements et des élus.

Sawaya cible plus étroitement l'expérience des autochtones domiciliés des missions laurentiennes entre le traité de Kahnawake et l'irruption de la guerre de Pontiac, reprenant en partie son *Alliance et dépendance* (Septentrion, 2009). Dans cette conjoncture, les domiciliés ont beaucoup de mal à faire respecter les garanties obtenues de l'envahisseur britannique et ils font connaître leur mécontentement. Amherst est moins habile et conciliateur que Johnson. La reconduite du traité de Kahnawake en mai 1762 assure pourtant leur écart de l'agitation que provoquent Pontiac et Neolin dans les Grands Lacs.

Delâge, comme Vaugeois, fait un survol de l'origine et de la nature de l'alliance franco-amérindienne ainsi que de la transition d'un régime à l'autre, avant d'en venir à la guerre de Pontiac. Il décrit ce conflit comme « une guerre d'indépendance » (p. 321, et autres) et ses combattants comme des « patriotes » (p. 335) plutôt que de simples insurgés ou conspirateurs, puisqu'ils luttent

contre une domination étrangère et non contre un régime auquel ils étaient déjà subordonnés. Bien que ces patriotes autochtones aient été écrasés, ces années débouchent cependant sur une « victoire relative », celle de la Proclamation royale de George III, qui vint reconnaître un certain droit de possession autochtone des terres. « Mieux que rien ! » conclut Delâge.

Alors que Vaugeois et Sawaya traitent principalement de la vallée du Saint-Laurent et Delâge surtout des Grands Lacs, Arnaud Balvay et Alexandre Dubé abordent le sort de l'alliance en Louisiane. Le texte de Balvay offre un épilogue à son ouvrage *L'Épée et la Plume* (2006), dans lequel il montrait comment l'implantation d'un archipel de forts dans l'intérieur du continent avait donné lieu à l'élaboration d'une « société des forts » hybride. Après la perte du Canada, les autorités louisianaises cherchèrent à maintenir la confiance et l'ardeur guerrière de leurs alliés, avant de devoir leur faire comprendre que la France abandonnait cette colonie à son tour. L'évacuation des forts se fit dans un climat tendu, les Français craignant les représailles de leurs anciens alliés. Dubé, dans un chapitre qui s'intéresse à la Louisiane plus globalement, revient lui aussi sur cette « recomposition des loyautés amérindiennes » (p. 371).

La perspective louisianaise est appréciée. La Basse-Louisiane n'ayant

pas été un théâtre d'opérations majeures pendant la guerre a tendance à être négligée. Toutefois, Balvay semble tirer une conclusion injustifiée lorsqu'il affirme qu'avec l'évacuation des troupes de la Marine on assiste à la fin de la société des forts, cette « forme inédite de société composée d'éléments mixtes ayant des cultures différentes, mais parvenant à vivre ensemble » (p. 356). Or, plusieurs facteurs nous permettent de croire que cette culture du vivre-ensemble ne disparaît pas du jour au lendemain comme ce texte le laisse entendre. Si l'évacuation de la rive est (désormais britannique) du Mississippi par les troupes françaises se fait assez rapidement, elle ne se produit pas de sitôt sur la rive ouest (espagnole). Plusieurs soldats et officiers français retirés du service restent sur les lieux et continuent à entretenir des relations avec les populations autochtones. La remarque de l'auteur, voulant qu'ils deviennent des « sans-noms » et qu'ils disparaissent subitement des archives (p. 356), n'est pas convaincante. Les archives espagnoles et britanniques des années postérieures au Régime français, que Balvay ne semble malheureusement pas avoir consultées, ne révéleraient-elles pas autant de continuités que de ruptures dans la « société des forts » de Basse et de Haute-Louisiane ?

Les lecteurs qui chercheront la part autochtone dans *La chute de la*

Nouvelle-France seront dans l'ensemble satisfaits, mais remarqueront toutefois quelques occasions manquées. Jean-Pierre Poussou, dans un chapitre synthétique autrement fort perspicace sur les conséquences économiques de la chute de la Nouvelle-France, par exemple, fait abstraction totale des économies autochtones. Dans un texte sur l'Église canadienne, Caroline Galland ne s'intéresse pas à l'Église missionnaire ; Bertrand Fonck, dans le sien, sur les forts, passe sous silence la fortification des missions.

Cette réédition de *La fin de la Nouvelle-France* et de *La Nouvelle-France en héritage* n'est que partielle, les deux tomes d'origine renfermant au total quarante-six textes alors que ce recueil n'en compte que vingt-six. Il aurait été souhaitable que les principes directeurs de l'élagage soient énoncés plus clairement. On remarquera que l'édition originale comptait au moins deux autres chapitres touchant l'histoire autochtone, ceux de Dale Miquelon sur la traite des fourrures et de Laurent Nerich sur la violence et la terreur de la guerre, qui ne figurent pas ici. Reste que l'édition parue, à petit tirage, chez Armand Colin, est aujourd'hui épuisée. Cette réédition chez Septentrion aura le mérite de rejoindre un plus large auditoire.

Jean-François Lozier
Musée canadien de l'histoire, Gatineau